



FRANCIS FAGGIANELLI



# ABITUS



*ROMAN*





## 1

*Sais-tu que les genêts sont en fleur ?*

**B**ien plus qu'une promesse, c'est un serment qui remonte au temps de leur enfance. Où qu'ils soient dans le monde, ils fêteront l'arrivée du printemps par cette phrase. Peu importe la manière dont elle sera transmise, verbalement, par lettre ou par carte postale, l'important étant que celui qui baigne dans les premières odeurs de cette plante, n'oublie jamais qu'elle jaillit tous les ans d'un sol qu'ils ont foulé ensemble, main dans la main, un beau matin de promenade, accompagnés de leurs parents.

Au mois de mai de l'année 1954, sur l'île.

Ils ont 9 ans tous les deux. C'est au lever de ce jour particulier qu'ils perçoivent pour la première fois les bruits subtils de la nature. Avant ce matin-là, elle n'était que le décor de leurs jeux. Ils chahutent dans les images et les odeurs de leur monde, sans conscience de ces miracles permanents qui les entourent.

Ils courent dans le vent sur ce sentier qui creuse le flanc de la presqu'île dont le rostre flanqué d'une tour génoise sur son

sommet, plonge dans les eaux coiffées de vagues blanchies d'écume.

C'est elle, Coré, c'est ainsi qu'elle se nomme, qui, la première s'immobilise, tel un chien à l'arrêt, la truffe vibrante relevée vers de nouvelles odeurs.

Joshua, son ami, légèrement en contrebas sur le sentier, intrigué par la posture de Coré, la tête relevée vers le ciel, les yeux clos, l'interpelle :

— Que fais-tu ? Lui crie-t-il de loin, forçant sa voix contre le vent.

Je découvre.

— Tu découvres quoi ?

— Viens à côté de moi et tu verras !

Le vent le tortille un peu lorsqu'il se met à courir vers elle en ballottant dans une main le bouquet de fleurs sauvages qu'il a commencé à cueillir pour sa mère.

— Tu sens ? Lui demande-t-elle.

Il ouvre ses narines au vent en la regardant de côté. Il sentira mieux s'il fait comme elle, se dit-il.

— Oui, je sens.

— Tu sens quoi ?

— Le jaune.

Elle se tourne vers lui en gloussant.

— Tu es fou, lui dit-elle... Le jaune est une couleur, ça ne se sent pas.

— Moi, je le sens !

Elle lui prend la main.

— Viens !

Elle l'entraîne plus loin, et au détour du sentier, elle découvre qu'il avait raison : un soleil de senteur explose devant eux... Le premier massif de genêts que la presque île leur offre, les éblouit de lumière où le jaune n'a laissé aucune chance à d'autres couleurs. Ce serait mourir que de fuir cette senteur, se dit-elle, immobile. Son compagnon, les yeux fermés, a gardé sa

main dans la sienne. Il se demande si la senteur des genêts est la raison de son léger vertige ou bien est-ce la tiédeur un peu moite du creux de la main de sa compagne ? Ne plus bouger, ne plus partir, rester là jusqu'à la fin des temps, baigné de jaune et de vent, rêve-t-il, en glissant un regard timide vers le visage de Coré, caché en partie par le noir satiné de ses cheveux que le vent agite. Elle l'impressionne. Comme la plupart des filles de son âge, il émane de sa jeune personne, une part de sérieux empruntée aux adultes, ce petit pincement de doute au coin des lèvres traduit déjà une profondeur de réflexion que lui ne possède pas. Il a remarqué ça chez les filles, elles ont toujours une pensée d'avance sur les garçons.

— Les enfants, où êtes-vous ?

C'est la voix de sa mère qui s'inquiète de ne plus les voir sur le sentier. C'est elle qui répond :

— Nous sommes tout près... Nous, on vous voit.

Les deux femmes marchent devant leurs maris qui suivent, une cinquantaine de mètres en contrebass, à pas lents de promeneurs rapprochés dans un conciliabule qui les fait s'arrêter de temps à autre.

La vieille traction-Citroën les a amenés tôt sur le lieu de leur promenade, car les deux pères avaient des choses importantes à se dire.

Joshua, ne sait pas comment les deux hommes se sont connus. Il sait simplement que cette famille avec laquelle ils sont maintenant devenus amis, est arrivée assez mystérieusement sur l'île. Enfin, c'est ce qu'il a compris lorsque sa mère a demandé à son père d'où venaient ces gens charmants que l'on voit tous les jours se promener au bord de la mer. Ils sont apparus il y a deux ans maintenant, au début de ce printemps exceptionnel dont tout le monde parle encore aujourd'hui. La nature avait explosé avec une telle force dans ses couleurs, que les habitants, inquiets, se demandaient si elle

serait capable de renouveler cet exploit et si ce n'était pas là, le signe d'un ultime sursaut avant sa totale disparition. Dans les années cinquante-quatre (époque durant laquelle débute réellement cette histoire), il était de bon goût de la part de certains esprits malsains, d'annoncer la fin du monde à tout bout de champs ... Ce qui ne manquait pas de réveiller des peurs ancestrales chez les êtres les plus émotifs. Joshua était de ceux-là. Il ne comprenait pas pourquoi ces choses dont il s'émerveillait chaque matin viendraient à disparaître et, n'ayant pour l'instant aucune conception du néant, se demandait ce qu'il pourrait bien y avoir à la place.

Ce n'est pas la première fois que Joshua et sa jeune compagne empruntent ce sentier, mais jusqu'à ce jour, ils ne s'y étaient promenés que par des matinées d'hiver durant lesquelles la chaleur ne venait pas alourdir les senteurs comme elle le faisait en cet instant.

Il a perdu de vue Coré qui s'est éloignée plus en avant sur le chemin. Il se retourne vers ses parents qui gravissent lentement le sentier. Derrière eux, sur le sommet d'une haute colline, il observe, toujours avec la même fascination, l'immense parabole de l'impressionnant radar militaire qui tourne inexorablement de jour comme de nuit, balayant de ses ondes bienfaitrices le tiers de la méditerranée. En effet, les pilotes de l'aviation militaire et civile n'ont qu'elle comme guide pour se faufiler dans l'immensité du ciel, surtout lorsque le temps ne leur est pas favorable.

Au pied de la colline, la base militaire étend ses bâtiments longilignes dont les tôles grises tachent les parterres de sorcières multicolores qui enguirlandent le site.

Son père est officier dans l'armée de l'air. Il y a de cela deux ans, il a quitté le centre de la France pour prendre le commandement de cette base-radar occupée par plusieurs centaines de soldats.

Joshua n'oubliera jamais le jour de leur arrivée, un matin de juin, par le bateau qui les avait légèrement secoués durant la nuit. C'est l'estomac encore barbouillé, appuyé au bastingage au côté de sa mère, bien avant leur entrée dans le golfe, qu'il buvait, les yeux mi-clos, ces couleurs inconnues qui déjà effaçaient la grisaille des jours dont il venait. Son père, arrivé sur l'île bien avant eux, les attendait sur le quai en compagnie d'un adjudant et c'est à bord de deux jeeps militaires, que toute la famille rejoignit le domicile que l'armée de l'air leur avait attribué.

Joshua comprendra plus tard la raison pour laquelle sa mère avait qualifié de mystérieuse l'arrivée sur l'île des parents de Coré : à son grand étonnement, tout le monde savait qu'Alexandre Sarbar, le père de son amie, avait été muté sur l'île pour enseigner l'histoire au lycée que Joshua fréquentait. Ce fut un immense regret pour lui de ne pas l'avoir comme professeur. Aux dires de ses camarades qui suivaient ses cours, la passion de cet homme pour l'histoire ancienne était telle, que chaque leçon devenait pour eux un véritable voyage initiatique dans le passé. Le professeur l'enrichissait de mille anecdotes savoureuses puisées dans la connaissance sans faille de l'époque gréco-romaine. L'histoire de chaque héros, chaque dieu et déesse, lui était aussi familière que celle de sa propre famille.

Joshua, rejoint par les deux femmes, tend à sa mère le bouquet de fleurs sauvages qu'il a cueillies pour elle.

— Que c'est gentil mon fils, lui dit-elle, en se penchant sur lui pour déposer un léger baiser sur sa joue rosie par la fraîcheur de l'air.

— Mais où est donc Coré ? S'inquiète madame Sarbar en jetant des regards à l'entour.

— Elle est plus loin sur le chemin, répond Joshua, en pointant l'index dans une direction.



— Allons la rejoindre !

Ils partent tous les trois, courbés en avant, car le vent a forcé sur le sentier qui, en arrivant à l'extrémité de la presqu'île, accentue son surplomb au-dessus d'une eau où l'écume blanche de la colère montante a déjà mangé le bleu de la mer.

La mère de Joshua l'agrippe de peur que le vent ne l'emporte, tandis que Madame Sarbar, après avoir compris d'un regard que le sentier était désert, se retourne vers eux, le visage décomposé.

— Mon Dieu ! Où est-elle ?

Les appels répétés n'eurent pour réponse que les hurlements du vent et le bruit ascendant des vagues. Les deux hommes qui les avaient rejoints s'ensanglantèrent les mains à fouiller les hauts massifs de cistes et de genêts durant plus de deux heures. Le père de Joshua mobilisa une centaine de soldats qui montèrent de la base militaire pour investir chaque mètre carré de la colline, puis les gendarmes, accompagnés d'un commissaire, prirent le relais durant toute la nuit... En vain. Les recherches furent abandonnées quarante-huit heures après la disparition de Coré, le 15 mai 1954 à 10 heures 30.



## 2

Au mois de septembre de l'année 1966, à Paris.

Joshua, après avoir fait toute sa scolarité dans l'île, a intégré l'université d'Assas, à Paris. Il est en première année de Droit. C'est la première fois qu'il pénètre dans un amphithéâtre. Il ne sait pas où s'asseoir, pourtant les places inoccupées, clairsemées dans la foule d'étudiants agités, ne manquent pas. C'est cette timidité latente qui l'empêche de descendre s'installer au premier rang. Elle pèse plus ou moins lourd selon les jours, se nichant à chaque fois dans des endroits différents. Aujourd'hui, c'est l'estomac qui lui sert de résidence, hier, ça avait été l'arrière-gorge qui s'était montrée très accueillante, quand ce n'était pas une légère migraine qui lui serrait les tempes. Hésitant, mais ayant rassemblé tout son courage, il va mettre le pied sur la première marche pour entamer la descente lorsqu'il perçoit un léger sifflement qui le fait se retourner. Installé au milieu de la première rangée de fauteuils, un étudiant lui fait signe de s'approcher. Joshua, sans réfléchir, s'engage dans la travée pour rejoindre cet inconnu qui lui sourit en le regardant s'avancer vers lui.

— Salut ! Moi, c'est Alain !... Ça fait un moment que je regarde ton manège, je parie que tu arrives de province, j'ai raison ou pas ?

— Heu ! Oui, tu as raison, mais...

— J'en étais sûr, dit-il en rigolant. On est tous pareils, des péquenots qui débarquent dans la grande ville.

— Toi aussi, tu...

Alain le coupe :

— Je viens de province, ouais ! De Bretagne plus exactement, et toi ?

Joshua lui révèle ses origines :

— Un îlien ! S'exclame-t-il, alors là ! Pour ce qui est des péquenots, y a pas mieux.

Devant l'air renfrogné de Joshua, Alain installe un sourire sur ses lèvres que Joshua n'oubliera pas. C'est ce sourire de compassion qu'il trouvera chez celui qui va devenir son ami lorsque la vie n'ira pas bien.

— Assieds-toi ! Je t'en prie ! Au fait, quel est ton nom ?

— Joshua.

— Assieds-toi Joshua et ne te vexe pas ! J'aime bien plaisanter, tu sais, il faudra t'y faire, mais ne te méprend pas, je suis quelqu'un de très sérieux qui pense qu'il faut rire plusieurs fois par jour pour être en bonne santé.

Joshua l'écoute, détendu. Alain continue.

— En t'observant tout à l'heure, j'ai cru comprendre que tu voulais aller t'installer aux premiers rangs et bien je vais te dire, si je peux me permettre, que tu avais tort.

— Ah ?

— Et je suis content que tu ne te sois pas laissé influencer par le fait que moi, je me sois installé au dernier rang comme les cancre et les tire-au-flanc qui ont fait les beaux jours de nos écoles communales. Après tout, c'est ce que tu aurais pu croire.

*Il se fait facilement les questions et les réponses*, eut tout juste le temps de penser Joshua avant que son compagnon ne continue sa diatribe sur un ton de confiance, en se penchant vers lui.

— Parce qu'il faut que tu comprennes que le dernier rang est celui de ceux qui observent : les méfiants, les sceptiques, ceux

qui veulent garder leur sens critique, enfin disons-le, et il chuchote un peu plus, ceux qui veulent devenir moins bêtes.

Joshua ne peut s'empêcher de rire.

— Ah ! J'ai gagné, s'exclame Alain, c'est ce que je voulais, te faire rire ! Car je t'ai trouvé bien triste, tout à l'heure, à ton arrivée dans l'amphi.

Joshua est en même temps heurté par la spontanéité quelque peu dérangement de ce personnage et son étonnante clairvoyance. Il est vrai qu'une certaine tristesse l'accompagne depuis son réveil dans cette étroite chambre de bonne, située sous les combles d'un immeuble bourgeois de la rue de l'Université, éclairée par un simple vasistas qui lui permet, en passant la tête, d'avoir une vue panoramique sur les toits zingués des immeubles à l'entour. Il lui faudra bien trois semaines pour découvrir et apprécier le charme quasi-romantique de son nid douillet.

— Je te comprends, c'est dur de se frotter aux *Parigots* lorsque l'on a toujours vécu en province, reprend Alain. Mais entre nous, quand tu penses qu'ils confondent encore les brebis avec les vaches et que nous, les paysans, on est obligé de leur monter tous les ans la nature sur un plateau avec le salon de l'agriculture... On se demande alors où sont les péquenots.

Il a légèrement haussé le ton et son voisin de gauche qui semble ne pas avoir apprécié le discours se tourne vers lui, l'air fermé. La réaction du Breton ne se fait pas attendre.

— Qu'est-ce que tu as toi ? T'es pas content ? On écoute aux portes chez toi ?

— Euh... Non...

— Alors, occupe-toi donc de tes angoisses existentielles de citadin perversi... ok ?

Le Citadin ne sachant quelle attitude adopter, fouille dans sa sacoche. Alain se tourne vers Joshua.

— Et en plus, ils ont rien dans le pantalon, dit-il en éclatant de rire.

Le Citadin se lève pour quitter les lieux, lorsqu'Alain le retient par l'épaule.

— Eh ! Tu vas pas nous quitter comme ça l'ami. Allez ! Assieds-toi ! Je plaisantais, lui dit-il, en lui tapotant la cuisse. Tiens ! Je te présente Joshua, un péquenot qui vient de son île et moi, c'est Alain qui vient d'un petit village Breton qui n'est même pas sur certaines cartes de notre douce France, et toi ?

— Euh moi, c'est Germain, de Paris.

— T'habites où à Paris ?

— Faubourg Saint-Germain.

— Mazette ! Susurre Alain.

Sa culture a atteint un certain degré pour ne pas ignorer que le Faubourg Saint-Germain reste l'un des quartiers les plus huppés de la capitale. Méfiant devant l'air légèrement pincé de Germain, Alain lui demande en hésitant, comme s'il s'attendait au pire.

— Tu peux... Euh, nous dire ton nom de famille ?

— Dufaubourg.

— On le sait que tu es du faubourg.

— C'est mon nom de famille... Dufaubourg ! ... Accroché.

— Ah oui... D'accord... En tout cas tes parents se sont pas cassé le bol pour trouver ton prénom.

Joshua se mit à rire aux larmes.

— Bon ! Reprit Alain. On est trois maintenant, il ne nous reste plus qu'à trouver le quatrième, comme les trois mousquetaires.

Ce qu'Alain ignorait encore, c'est que le quatrième allait être une fille.

Comme chaque soir, Joshua a passé sa tête hors du vasistas qui, durant les jours sans le gris des nuages, éclaire parcimonieusement sa chambre. Il sourit en pensant que si Alain le voyait, tel qu'il le connaît maintenant, il ne pourrait pas s'empêcher de lui faire remarquer qu'il a l'immeuble enroulé autour du cou.

C'est le moment où le soleil couchant dessine les cheminées en ombres chinoises, index encore fumant par endroits, pointés vers le ciel, étalant les couleurs du soir qui lui rappellent celles de son île.

Parfois, il ne peut s'empêcher d'envier les gens vides de nostalgie, de souvenirs, d'odeurs lointaines qui vous collent inexorablement au passé comme le font ces traînées rougeâtres au-dessus des toits et la silhouette de cette jeune fille qui, légèrement en contrebas, sur un balcon de l'immeuble d'en face, apparaît tous les soirs à la même heure, laissant quelques mèches de sa longue chevelure pendre devant son visage penché vers le sol, en attente d'un hypothétique visiteur qui pourrait être lui-même... *Pourquoi pas* se dit-il. Oui, pourquoi ne pas rêver... Lui-même, retrouvant Coré après toutes ces années durant lesquelles son image s'est greffée en lui comme un organe palpitant. Il n'a jamais failli à la promesse qu'ils s'étaient faite. Tous les 15 mai de chaque année et les jours suivants durant un mois, il espère trouver dans son courrier une carte imprégnée des senteurs de genêts. Faillir à ce rite serait admettre définitivement la mort de Coré, or cette idée ne l'a jamais effleuré. Coré a disparu, voilà tout ! Les disparus devraient avoir une adresse, pense-t-il, naïvement, pour leur faire savoir que l'on pense à eux. Il pourrait alors, enfin poster sa lettre écrite maladroitement il y a dix ans, dans le repli de laquelle il a glissé une fleur de genêt.

De temps à autre, la jeune fille du balcon lève la tête vers lui, semblant le regarder, et c'est toujours à la suite de ce regard furtif qu'elle tourne le dos pour disparaître.

La nature n'a pas doté Joshua de ce vide affectif qu'il aurait parfois souhaité et lorsque vient le soir, il arrive que les souvenirs l'assaillent jusqu'aux larmes, mais comment effacer de sa mémoire ce jour du 15 mai 1954 et les mois, les années qui s'ensuivirent.

Après la disparition de Coré, ni Joshua, ni sa mère, à leur grand regret, ne revirent madame Sarbar. Les seules nouvelles qu'ils avaient par intermittence, leur étaient rapportées par son père qui avait conservé des contacts avec le professeur. Ainsi, ils apprirent avec stupeur que la mère de Coré n'avait pas survécu à la disparition de sa fille. Elle mourut un an plus tard durant une grossesse qu'elle n'avait pas acceptée. Elle avait satisfait à l'ultime désir de son mari : refaire un enfant très vite. La culpabilité envers son conjoint fut autant la cause de sa mort que la volonté morbide de détruire cette vie qu'elle portait en elle. Son mari ne pouvait pas se douter qu'au plus profond des entrailles de sa femme, le début d'un être déjà privé de toute attention n'allait devenir qu'un début de vie pourrissante, infectant cette mère qui la refusait avec passion. Elle succomba à une septicémie dans des souffrances qu'elle ne méritait pas.

Au grand désespoir de ses élèves, le professeur Sarbar quitta l'île peu de temps après le décès de sa femme. Au cours d'un triste soir d'hiver qui n'était que pluie et orage, le père de Joshua leur raconta qu'il l'avait accompagné jusqu'au bateau qui le ramènerait en Algérie. Joshua et sa mère étaient inquiets de voir cet homme pour lequel ils avaient de l'amitié, retourner vers cette terre africaine secouée par le début d'une guerre qui risquait de l'emporter vers de violents événements. Le père de Joshua leur apprit qu'avant d'embarquer, monsieur Sarbar lui avait avoué qu'il ne retournait pas en Algérie comme professeur d'histoire, mais, étant passionné par l'antiquité, il avait réussi à intégrer une équipe d'archéologues qui partait faire des recherches au Sahara Occidental. Il persuada le père de Joshua que nous n'avions pas de soucis à nous faire, car il avait conservé de puissants liens d'amitié avec beaucoup d'algériens qui, dans cette période trouble, savaient encore faire la différence entre certains Français.

Joshua comprit bien plus tard, après avoir pris connaissance du rôle que son père avait tenu dans cette histoire, pourquoi ces propos qu'il leur rapporta n'étaient pas le reflet de la vérité, mais ceux d'un homme investi de telles fonctions que Joshua découvrira plus tard, qu'il leur avait donné le change, à sa mère et à lui, en les rassurant sur l'avenir de ce professeur pour lequel ils éprouvaient une sincère affection.



Durant le mois qui suivit, les trois mousquetaires étaient devenus les maîtres absolus du dernier rang. Alain avait imposé une ligne de conduite :

— *Le sérieux dans l'humour*, disait-il. Nos parents ne sont pas riches comme ceux de cette, brebis galeuse de Germain Duquartier.

Alain avait remplacé Dufaubourg par Duquartier pour que ça fasse plus peuple, et, s'appropriant d'emblée le rôle de moraliste, il avait rajouté

— Nos parents nous font confiance, donc, il ne faut pas déconner, mes agneaux... En revanche, il ne faut pas oublier non plus de rigoler un bon coup... C'est une mesure d'hygiène indispensable.

Le mépris affiché d'Alain pour les origines aristobourgeoises de Germain n'affectait aucunement ce dernier qui, bien au contraire, se félicitait, sans trop le montrer, de pouvoir gentiment s'encanailler, ce qui lui avait atrocement manqué durant son adolescence. Alain, qui avait compris les manques de Germain, ne perdait jamais l'occasion d'en rajouter. Ainsi s'était formé un couple d'amis inséparables sur le registre d'un sadomasochisme de bon aloi.

Depuis quelque temps, Joshua remarquait que le regard d'Alain se dirigeait souvent vers un endroit bien précis, à gauche de l'avant-dernier rang de l'amphithéâtre et à y bien



regarder, cet endroit était occupé par une jeune fille dont on ne voyait pour l'instant que la chevelure brune qui lui masquait le dos.

Alain qui avait suivi son regard, lui dit :

— Toi aussi tu l'as remarquée ?

— C'est toi qui l'as remarquée, moi, je n'ai fait que suivre ton regard.

— Comment tu la trouves ?

— De dos, pas mal.

— C'est vrai que moi aussi, je ne l'ai vue que de dos, constate-t-il, en rigolant. Il faut la faire se retourner... À tout prix !

— Attends ! À la fin du cours elle sera bien obligée de se retourner.

— Eh ! j'veais pas attendre deux heures, tu rigoles... Il faut trouver un moyen maintenant.

Alain réfléchit, puis :

— Donne-moi une feuille de papier !

Joshua fouille dans sa sacoche et lui tend un bout froissé d'une feuille de cahier.

— C'est tout ce que j'ai.

— Ça fera l'affaire.

Joshua lit ce que gribouille Alain d'une main nerveuse : *si tu as lu Alexandre Dumas, retourne-toi et tu verras les trois mousquetaires juste derrière toi*. Il fait une boule de la feuille et profitant de l'instant où le chargé de cours, occupé au tableau, leur tourne le dos, il envoie avec précision le message qui rebondit sur l'épaule droite de la jeune fille pour atterrir sur son pupitre.

Apparemment pas surprise, elle déplie la feuille, la lit et se retourne lentement. Elle se souviendra longtemps de ces trois olibrius qui agitent les mains dans sa direction, un sourire niais qui mange leur visage tant l'effort de plaire est intense. Intérieurement, elle explose de rire... Surtout ne rien montrer. Ah, ils veulent jouer... *Eh bien on va jouer*, se dit-elle. Elle

gribouille rapidement quelque chose derrière le billet dont elle refait une boule. C'est Germain qui la rattrape lorsqu'elle leur envoie.

— Donne-moi ça, tu sais pas lire.

Alain s'empare de la boule et la déplie. Ils lisent : *les trois mousquetaires étaient quatre, bande de nases*.

— C'est bon, les mecs, on est tombé sur la bonne... Elle a de l'humour. Repasse-moi une feuille, demande Alain à Joshua. Et il écrit : *justement, on voudrait que tu sois le quatrième*.

De boules en boules, un dialogue volant finit par s'établir dans lequel elle commence par leur faire remarquer un détail qui, à ses yeux, a son importance : les mousquetaires étaient des hommes et que, même en étant le quatrième, elle ne dérogeait pas à la loi. Il lui fut répondu que pour eux ce n'était qu'un détail auquel ils se feraient très bien, pourvu qu'on applique à la lettre la maxime qui cimentait ces quatre personnages nés de l'imagination de Dumas : *un pour tous, tous pour un*. Elle finit par accepter leur proposition malgré l'interprétation pernicieuse de cette maxime que ces trois lascars, en bons machos dont-ils avaient l'air, étaient capables de s'approprier. Et puis, comment peut-elle refuser lorsqu'elle entend à chaque fois qu'elle se retourne un *purée ! Qu'elle est belle !* lancé par celui qui possède un je-ne-sais-quoi d'aristocratie vieillot sur son visage et que l'un des deux autres s'est débarrassé de l'immeuble qu'il se met tous les soirs autour du cou pour l'observer sur son balcon, lorsqu'elle guette le retour de son petit teckel qu'elle laisse, en bon chien convenablement dressé, sortir et rentrer tout seul après sa petite balade vespérale dans le quartier.

Le cours terminé, ils n'ont pas échappé à la pluie qui floute les pavés glissants de l'étroite rue où se niche le petit troquet dans lequel ils se sont réfugiés. Se secouant comme des chiens mouillés, ils s'installent sur la moleskine des banquettes usées,

au fond de la salle légèrement enfumée. Les trois lascars observent leur quatrième mousquetaire toujours emmitoufflé dans son duffle-coat, les cheveux retenus par un bonnet de laine multicolore. Germain s'impatiente... Il veut la voir sans ce bonnet qui lui barre le front et ce manteau anglais qui l'engonce.

— Comment tu t'appelles ? Lui demande Alain.

— Michelle.

— Michelle comment ? Ose questionner Germain.

— Dejean.

Elle se prête au jeu du questionnaire en souriant, amusée par l'attitude de ses nouveaux amis qui est celle de trois gentils garnements, plutôt que celle d'étudiants en droit, même en première année. Elle se débarrasse de son bonnet, secoue sa tête pour étaler ses cheveux, puis se contorsionne pour s'extirper de son manteau et s'adresse à Germain :

— Tiens ! Tu ne dis rien ?

— Euh ! Quoi ! ... Dire quoi ? Balbutie Germain.

— Dans l'amphi, à chaque fois que je me retournais, tu disais : *oh purée ! Qu'elle est belle !* ... Maintenant ça me manque, tu comprends ?

Le rouge de la moleskine sur laquelle Germain est assis n'est rien à côté de celui qui envahit son visage.

— Euh... Oui... Mais... Je croyais ...

— Que je ne t'entendais pas ?... Ça aurait été dommage.

Joshua et Alain boivent du petit-lait devant la mine de leur ami.

— Ah, vous pouvez vous moquer, leur lance Michelle.

Puis s'adressant à Joshua :

— Tu crois que tu es mieux toi, avec ton immeuble autour du cou, à me mater tous les soirs sur mon balcon ?

Le rouge passe subitement de la face de Germain à celle de Joshua.

— Ah, c'est toi qui... Qui...

— Oui ! C'est moi qui !... Espèce de voyeur, lui envoie-t-elle sur un ton de reproche badin.

Alain éclate de rire en répétant : *l'immeuble autour du cou*, elle est bonne celle-là, ah oui, elle est bonne.

— Et toi ? Tu crois que tu es mieux, dit-elle en s'adressant à Alain, avec tes boules en papier... Comme à la maternelle. Le grand chef ! Car apparemment, c'est toi le chef, qui n'a même pas le courage de venir me parler. Il envoie des boules... Vous voyez ça !

Alain ne se démonte pas :

— Je vous l'avais dit, les gars, on est tombé sur la bonne, mais dis-moi ! Tu as un léger accent quand tu parles, si je ne me trompe ?

— Quand je ne parle pas, j'en ai pas, ça c'est sûr !

— Allez ! Dis-nous pour ton accent !

— Je viens d'Algérie, de Bougie, plus exactement.

— Oh purée de nous autres ! S'écrit Alain, une *pied-noir* ... Eh bé ! On va faire une sacrée équipe avec un îlien timide qui se met les immeubles autour du cou, un bourgeois parisien refoulé, un Breton avec de la paille crottée dans ses godasses et une Bougiote en exil.

Joshua n'avait pas reconnu en Michelle la jeune fille du balcon qui leur explique maintenant, avec son léger accent qui rajoute à son charme, que ses parents sont restés en Algérie, le temps de régler quelques affaires et qu'elle vit chez sa grand-mère en attendant leur retour.





## 3

Au mois de juin de l'année 1954 dans la ville de Bougie, en Algérie.

Michelle a fêté ses dix ans hier. Elle aurait bien voulu avoir autour d'elle quelques amis de plus mais hélas, certains, bien que fréquentables au sein de l'école, auraient mis un point d'honneur à marquer leur différence sociale en refusant l'invitation, car le père de Michelle tenant un café sur la grande place et sa mère faisant des travaux de couture, les familles riches de cette petite ville tenaient à leurs prérogatives bourgeoises, sinon à quoi bon être riche, pouvait-on encore entendre dire par certains

Dans sa robe blanche qui sent encore le chaud du fer à repasser, elle accueille ses amis avec un large sourire, dans la cour de leur petite maison parfumée de mimosa. Ils sont tous là, excepté Proserpine, sa meilleure amie, dont le père est professeur à l'école qu'elle fréquente. Elle aime d'autant plus son amie que cette dernière, malgré la position bourgeoise de ses parents, lui a toujours manifesté une sincère affection. Michelle ne s'inquiète pas du léger retard de Proserpine. Elle s'accommode sans efforts de ses caprices, agrémentés parfois d'absence de mémoire que Michelle préfère mettre sur le compte d'inattentions passagères en se demandant si Proserpine, après tout, ne cultive pas ces états pour se donner le

charme de la jeune fille romantique. Au début, son prénom, Proserpine, bien que ne faisant pas l'unanimité dans la cour de récréation, était prononcé par certains avec respect tandis que d'autres n'hésitant pas à en faire un sujet de moquerie étaient allés jusqu'à l'appeler *Proprio*, pour plus de facilités, disaient-ils en pouffant de rire. Cela n'avait pas duré longtemps. Ils ne savaient pas encore que pour certains parents, la symbolique des prénoms qui véhicule bien souvent les éléments de qualité dans la vie de celui qui les porte, compte bien plus que la perception qu'en ont certains lorsqu'il le prononce. Proserpine possédait déjà de ces qualités... L'autorité naturelle alliée à une gentillesse innée, la parai

t d'une auréole qui remit très vite les moqueurs à leur place. Michelle l'aimait parce que l'intelligence de Proserpine était un cadeau dont elle profitait sans scrupule à chaque instant de leur relation, sachant que dans l'amour que son amie lui portait, il y avait ce désir impérieux d'absence de toute prétention. À la fin de leur première année de scolarité commune, Proserpine régnait sur la vingtaine d'âmes qui composaient sa classe sans qu'elle l'ait vraiment désiré.

La petite fête commença vraiment lorsque Proserpine arriva dans sa robe rose clair striée de ses longs cheveux blonds lâchés en mèches lumineuses jusqu'à la taille. La lumière était sur elle sans qu'aucun de ses amis ne s'en étonne et les gants de dentelle blanche qui enveloppaient ses mains virevoltaient dans l'air comme les ailes d'un ange pour expliquer les raisons de son retard qui n'était pas feint... Comme auraient pu penser ceux qui ne la connaissaient pas.

Au cours de l'après-midi, Michelle ne tarda pas à s'inquiéter du déclin progressif de l'entrain de son amie. Ce n'était pas l'habitude de Proserpine de laisser paraître un mal-être de quelque origine qu'il soit. Michelle ne la questionna pas, sachant que si problème il y avait, elle serait la première à en

être informée. C'est entre deux makrouts, les doigts maculés de miel, qu'elle expliqua à Michelle :

— Si je suis arrivée en retard, c'est à cause de mon père. Il m'a annoncé une mauvaise nouvelle.

Michelle attendait la suite en silence.

— Il y a quelques mois de ça, mon père a demandé sa mutation... Il l'a fait sans rien nous dire.

Michelle appréhende déjà la suite.

— Elle a été acceptée... Il venait de l'apprendre.

— À quel endroit ?

— En métropole.

Michelle sent le sol se dérober sous elle.

— Quand ? Demande-t-elle, la gorge serrée.

— Pour la prochaine rentrée.

Proserpine qui voyait poindre les premières larmes dans les yeux de son amie lui prit les deux mains et les serra dans les siennes.

— Ne pleure pas, lui dit-elle sur un ton suppliant... Je te promets que je reviendrai en vacances, et tu pourras venir me voir puisque tu as ta grand-mère à Paris.

— Oui, mais je n'y vais pas souvent... Le voyage est cher. Et dans quelle ville vous serez ?

— Mon père ne le sait pas encore.

Proserpine la serra dans ses bras.

— Allez ! Ne t'en fais ! Nous avons le temps d'en reparler.

Sans lui laisser le temps de répondre, elle la tira vers elle et l'entraîna dans sa course vers un groupe d'amis en émettant un petit rire dont quelques éclats sonnaient légèrement faux, puis, sortant un Kodak de la bourse qui pendait à sa ceinture, elle imprégna la pellicule de tous ceux qui passaient devant son objectif et, posant l'appareil sur la margelle du puits, elle serra Michelle contre elle jusqu'à ce que le clic-clac du déclencheur automatique sonne le glas de la séance photo.





## 4

Paris, au cours de l'année 1966.

Michelle boit par petites gorgées le soda que le garçon vient de déposer devant elle. Ses trois nouveaux amis, silencieux, la regardent comme un être extraordinaire tombé du ciel à l'instant même. Chacun d'eux l'observe à sa manière : Germain, avec la mâchoire pendante d'un idiot admiratif, parce qu'il est déjà amoureux d'elle. Joshua, avec un voile d'émotion devant les yeux parce qu'elle lui rappelle Coré et Alain, plus pragmatique, le menton appuyé sur la paume de sa main, se demande, curieusement, comment était la vie dans la ville de Bougie avant qu'elle ne la quitte.

Bien sûr qu'elle aime ce petit troquet par temps de pluie avec ces trois garçons pour lesquels elle a déjà de l'affection, mais elle sait que le souvenir de sa ville baignée de lumière où chaque coin de rue raisonnait de cet accent indélébile dont personne ne se débarrasse, même après un exil de dizaines d'années, sera toujours en filigrane dans les événements de sa vie, même les plus heureux. Elle accepte cet état, non pas comme une fatalité négative, mais bien au contraire, comme un privilège, un cadeau de l'enfance dans lequel elle puise cette nostalgie qui la reconforte en lui donnant cette force pour aborder avec humour les épreuves de l'existence. Joshua a compris cela en remarquant ce léger voile dans les yeux rieurs

de Michelle, car il sait, lui, combien la force d'un souvenir, si douloureux soit-il, peut être porteur d'espoir.

Michelle, jusqu'à aujourd'hui, vivait des jours de solitude car la plupart de ses camarades rapatriés comme elle, ayant pour la plupart, élu domicile dans le sud de la France, il lui était difficile de se faire de nouveaux amis, mais pour ces trois-là, elle éprouve un *je-ne-sais-quoi* qui lui semble de bon aloi. Pourquoi cette sympathie subite ? Se demande-t-elle. Elle les observe du coin de l'œil tandis qu'ils chuchotent entre-eux à son sujet :

— Demande-lui toi, dit Alain à Germain qui se tortille sur ses fesses sans oser la regarder.

Joshua décide d'aller droit au but :

— Germain aimerait savoir si tu as un petit ami.

— C'est pas vrai, rouspète Germain dont le visage pourrait rendre jaloux tout un champ de pivoines.

— Non, je n'ai pas de petit ami, répond-elle en regardant Germain bien en face. Tu es content ?

— Euh ! ... Moi je...

— Tu vois ! Tous les espoirs te sont donc permis, lui envoie-t-elle.

Joshua et Alain boivent du petit-lait en comprenant, dans le regard pétillant de malice qu'ils échangent, que ce Germain dont la timidité confine à la tendresse, n'aura de cesse de quémander de l'attention à son égard.

Michelle commence à percevoir les raisons de sa sympathie envers ces trois rigolos dont l'amitié, pourtant récente, qui les lie, semble présenter un caractère définitif, c'est leur différence marquée par l'endroit dont ils sont issus : Joshua venant d'une île, possède forcément une part de rêve dans ses yeux qui ont baigné depuis l'enfance dans les reflets du bleu de la mer... *Comme elle*, se dit-elle, sachant que, pour cela, l'échange d'un simple regard suffira souvent pour qu'ils se comprennent. Mais ce qu'elle ne sait pas encore c'est que le souvenir commun

d'une lourde absence qui leur tord les entrailles, sera aussi le fil conducteur de leur amitié : Coré pour Joshua et Proserpine que Michelle n'a plus jamais revue depuis son départ de Bougie. Quant à Alain, de la manière dont il parle de son village, elle soupçonne une enfance rude, marquée très tôt par les travaux de la terre imposés par ses parents... nécessité oblige, sans doute, mais un sérieux obstacle lorsque, décidant de faire des études, il lui faudra aller contre la volonté paternelle. *Et Germain ?* Se dit-elle. *Ah celui-là ! Sa volonté infantile de briser le moule de la parfaite bourgeoisie parisienne qui l'a façonné est si forte au contact des deux autres qu'il semble parfois régresser au stade du bavoir le protégeant des éclaboussures du lait nourricier.*

— Ben ! ... Beuh ! ... Postillonne-t-il pour l'instant, en réponse à la dernière réplique de Michelle.

— Bon ! Ça va ! J'ai compris... Tu me trouves déjà moins belle.

— Euh ! ... n... on, non... pa... Pas du tout, réussit-il à sortir, en s'étouffant à moitié dans une gorgée de soda qu'il tente d'avalier pour se donner une contenance.

*L'amitié est aussi source de souffrance lorsqu'elle perdure dans l'absence,* se dit Michelle, en revenant au jour de son anniversaire. Ce jeudi après-midi, Proserpine, soulagée d'avoir annoncé la mauvaise nouvelle à son amie, avait retrouvé assez de son entrain, pour plonger tous les jeunes invités dans des jeux joyeux dont elle garda naturellement la maîtrise.

Michelle ne revit jamais son amie qui quitta Bougie dans le courant du mois de juillet pour rejoindre une petite ville du nord de la France.

Alors qu'il le faisait rarement dans ce ciel toujours bleu, le soleil s'était caché le jour du départ de Proserpine, rajoutant à la tristesse des visages de ceux qui, encombrés de bagages,

pour la plupart ficelés à la va-vite, gravissaient la passerelle du bateau-vapeur, le dos courbé par la certitude de ne plus jamais revoir ces quais sur lesquels les parents, les frères, les sœurs, les cousins commençaient à agiter leurs mouchoirs tachés de leurs pleurs, ignorant encore, qu'à leur tour, ils seraient obligés de les rejoindre quelques mois plus tard.

Michelle, envahie de sanglots retenus, avait quitté le port avant le départ du bateau pour laisser libre court à son chagrin, affalée sur son lit, dans la pénombre de sa chambre. Une partie de son monde venait de disparaître, emporté par ce navire qui, en dépassant les balises qui marquaient l'entrée du port, crachait ses coups de corne qui montaient maintenant vers elle, sonnant le glas de son enfance.

Surprise et peinée de ne pas recevoir de nouvelles après quelques mois, Michelle envoya une lettre à l'adresse que Proserpine lui avait laissée. Plus de trente jours passèrent avant qu'elle ne reçoive quelques mots laconiques de monsieur Barras qui lui expliquait que Proserpine n'avait pas voulu rester dans cette ville trop triste pour elle et qu'ils avaient dû satisfaire son désir de rejoindre un internat dans la région parisienne. Michelle s'empressa d'envoyer une longue lettre à l'adresse qui figurait en post-scriptum au bas de la missive, dans laquelle elle s'abstenait de tout reproche au sujet du silence de son amie, comprenant le désarroi dans lequel elle avait dû se trouver en quittant l'Algérie. Elle ne reçut jamais de réponse. Après plusieurs mois de totale incompréhension, elle écrivit de nouveau au père de Proserpine en prenant soin de mentionner son adresse au dos de sa lettre. Elle lui revint une semaine plus tard avec cette mention, comme une épitaphe sur une pierre tombale... Adresse inconnue.

*Si l'amitié est une pratique dangereuse qu'en sera-t-il de l'amour*, se dit-elle, en les regardant tous les trois éclater de rire après une blague d'Alain.

À dix-neuf ans, l'amour reste un concept lointain pour elle, sans ignorer qu'elle fait tous les efforts nécessaires afin qu'il en soit ainsi, et sachant qu'elle ne peut échapper aux rêves qui l'envahissent parfois comme toutes les jeunes filles de son âge, elle met un point d'honneur à marquer sa différence en ne prenant ces rêves que pour ce qu'ils sont : des rêves, sans plus. Cette position de défense qui peut l'amener, parfois, vers une attitude teintée de masculinité, n'a pas échappé à Joshua qui ressent sa propre timidité, souvent excessive, comme une barrière inconsciente à l'agressivité potentielle des autres. Sans s'en rendre vraiment compte, ils ont installé une frontière autour d'eux que seuls les initiés pourront franchir.





## 5

Au mois de mai de l'année 1939, à Takorabt, village de Kabylie, en Algérie.

Chaque jour, lorsqu'il sort de l'école, Alexandre passe devant l'entrée poussiéreuse de la cour au fond de laquelle joue cette petite fille vêtue de noir dont le châle incrusté de quelques paillettes argentées, renvoie ses éclats vers le ciel, au hasard de ses mouvements. Le nez collé au portail de bois, il regarde, fasciné, cette immense poupée de porcelaine rose clair, habillée d'une robe à fleurs rouges que l'enfant berce tendrement dans ses bras en murmurant une comptine dont Alexandre, trop éloigné, ne peut percevoir les paroles. De temps à autre, elle tourne la tête vers lui pour la ramener brusquement vers les yeux de sa poupée comme si ce regard rapide lui était interdit. Un après-midi, alors qu'il n'avait pas classe, il avait hésité à s'arrêter, bien qu'il soit venu pour cela, de peur qu'à la longue l'on vienne le réprimander. Il n'avait pu résister et, toujours accroché au portail de bois, il avait vu apparaître du rectangle sombre de la maison en terre rouge une silhouette éthérée vêtue d'une longue robe noire étincelante d'étoiles multicolores. Il découvrira, plus tard, que c'était là, le vêtement traditionnel des femmes berbères. Immobile sur le pas de la porte, la femme, après l'avoir observé, vint lentement vers lui. Fasciné d'abord par le contraste que lui offrait l'élégance de cette personne qui, d'un pas noble, s'avancait



vers lui dans une légère poussière qu'un pan de son vêtement soulevait en traînant derrière elle, et la sobriété de cette demeure dont l'architecture répondait uniquement aux impératifs de la chaleur au dépend de toute recherche esthétique. Ses doigts lui faisaient mal tant il serrait le bois du portail, devant ce visage à la beauté sombre qui se colla presque au sien.

— Que veux-tu, mon petit ?

La voix chaude portée par un léger accent dans un français parfait, l'entoura comme une onde lénifiante. Il avait devant lui, ce visage aux yeux d'ébène et ce front noble marqué d'un tatouage bleuté. Incapable de prononcer un mot, il eut simplement la force de diriger son regard par-dessus l'épaule de la femme, vers la petite fille qui balbutiait encore des mots devant le visage de sa poupée.

Après un silence qui lui parut une éternité, elle esquisssa un sourire. Les doigts de l'enfant se desserrèrent alors des barreaux du portail que la femme ouvrit lentement et, sans détacher ses yeux des siens, elle appela :

— Yasmin !

La petite déposa délicatement sa poupée en l'asseyant contre le mur de la maison, puis se leva pour se diriger vers eux. Arrivée à la hauteur d'Alexandre, elle s'empara doucement de sa main et l'entraîna vers l'endroit d'où elle venait. Guidé par la chaleur de ces petits doigts refermés sur les siens, il entendit derrière lui le grincement du portail que la mère de Yasmin refermait, puis, les accompagnant de son ombre bienveillante, elle entra dans la maison sans un mot, les laissant tous les deux dans le plaisir de la découverte.

La poupée, appuyée contre le mur, la tête légèrement penchée, les fixait de ses yeux de porcelaine.

— Elle s'appelle Esméralda, lui dit Yasmin, sans le lâcher.

La chaleur qu'elle lui communiquait à travers sa main qu'elle lui serrait encore, l'empêchait de lui répondre. Cela semblait normal à Yasmin qui continuait :

— Bien qu'elle soit très gentille, il faut quand même la gronder de temps en temps, tu sais.

*Comment pouvait-elle parler un français aussi pur*, se demanda Alexandre. *Elle devait avoir une dizaine d'années*, se dit-il. *Pas plus... Deux ans de moins que moi.*

— Elle est très belle, réussit-il à prononcer, la bouche sèche.

— Oui ! Mais il ne faut pas trop lui dire.

— Ah bon !

— Si tu lui dis trop souvent, elle fait des caprices.

Le temps ne comptait plus et lorsque l'ombre eut recouvert leur aire de jeux, la mère de Yasmin émergea comme une fée du noir de l'entrée, pour leur dire :

— C'est l'heure de goûter, les enfants... Le thé est chaud.



Alexandre dévalait les larges marches qui menaient au bas du village où se trouvait sa maison. Si son cœur battait si fort, ce n'était pas tant à cause de sa course folle dont il avait l'habitude, mais bien à ce qu'il avait vécu cet après-midi-là et qui lui manquait déjà.

— Et bien, Alexandre, tu rentres bien tard, lui dit sa mère en le serrant dans ses bras.

Il n'était pas question pour Alexandre de mentir à cette femme qu'il adorait. Ne pas lui dire la vérité était un sacrilège dont-il ne se serait jamais remis. Son père se leva pour quitter son bureau installé au fond de la grande pièce à vivre, sur lequel s'éparpillaient les cahiers de ses élèves, aux couvertures multicolores, qu'il était en train de corriger.

— Tu es bien essoufflé, mon garçon, lui dit-il, en lui ébouriffant affectueusement les cheveux.

Son père était l'instituteur de Takorabt, petit village berbère de quelques centaines d'habitants, situé à 80 kilomètres au

Sud-ouest de Bougie. Cela faisait maintenant dix bonnes années qu'il s'efforçait avec passion, à la tête d'une vingtaine de ses *loustiques*, comme il aimait les appeler, d'incruster dans leurs petites cervelles les bases culturelles qui, il le souhaitait de tout son cœur, les aideraient à trouver le chemin de leur liberté.

— Je me suis fait une nouvelle amie, aujourd'hui, annonça gaiement Alexandre, encore essoufflé par sa course.

Son père s'assit sur un tabouret près de la cheminée et l'attira sur ses genoux.

— Raconte-nous donc ça ! lui dit-il.

— Elle s'appelle Yasmin.

— Et où habite-t-elle donc cette Yasmin ? Lui demanda sa mère, qui essuyait une assiette qu'elle venait de sortir de l'évier.

— Dans le haut du village... Sur le chemin de l'école.

Son père ne disait rien. Il semblait réfléchir.

Alexandre aimait l'odeur de cet homme qui lui tapotait le sommet du crâne... Il sentait l'école, cette odeur de craie et d'encre violette que les plis de son pantalon de velours aux fines côtes, conservaient jusqu'au soir.

— N'est-ce pas une maison entourée d'un grand mur avec un large portail en bois ? Lui demanda son père.

Alexandre, surpris, acquiesça.

— Oui, c'est ça !

— Tu as vu sa mère ?

— Oui !

— Comment est-elle ?

— Belle ! Répondit spontanément Alexandre.

Sa mère eut un rire gentil, puis :

— Et bien, mon fils, il semblerait que ces deux femmes aient provoqué un certain effet sur ta petite personne.

— Comment étaient-elles habillées ? continua son père.

Les yeux d'Alexandre pétillèrent.

— Elles brillaient de partout avec leurs robes noires et...

Son père le coupa pour s'adresser à sa femme.

— Je t'annonce, chérie, que ton fils a pris le thé chez la princesse Kahina et sa fille Yasmin.

Le père d'Alexandre connaissait celle que les habitants du village appelaient La Princesse. Dès sa prise de fonction, il avait été facile de recenser tous les enfants du village susceptibles d'être scolarisés et Yasmin, qui était en âge de l'être, ne se présenta pas le jour de la rentrée. Le maire du village, auprès duquel l'instituteur exprima son étonnement, lui expliqua les raisons de cette absence. La mère de Yasmin, Kahina, était l'unique descendante de la dynastie des Hammadides dont les neufs princes successifs avaient régné sur la région de l'an 1008 à l'an 1152 et, de ce fait, était l'héritière du titre de Princesse. Yasmin était donc une future princesse à la mort de sa mère et la tradition voulait que les enfants de la lignée soient éduqués au sein de leur famille.

Kahina, perpétuait la tradition et, n'ayant pas les moyens de payer un précepteur, elle éduquait elle-même son enfant. Le maire, pressentant que le père d'Alexandre, par simple bonté, était prêt à proposer gracieusement ses services, prit les devants pour l'en dissuader fermement :

— Surtout ne faites rien qui pourrait porter atteinte à sa fierté, le supplia-t-il.

L'instituteur n'insista pas, mais crut bon tout de même de demander au maire quelles étaient les ressources dont disposaient les deux femmes :

— Le mari vit à la montagne, répondit le maire avec une certaine réticence dans le ton. Il est berger, propriétaire d'un important cheptel de brebis. Il commerce uniquement avec des gros négociants de Bougie. Il descend très rarement au village et je suppose que, lorsqu'il le fait, c'est pour apporter de quoi vivre à sa femme et sa fille.

Ainsi, comme le faisait son fils, l'instituteur passait tous les jours devant cette maison chargée d'un peu de mystère que son imaginaire se plaisait à amplifier, et sans s'arrêter, espérait, à chaque fois, entrevoir cette femme d'une beauté biblique. Lorsque c'était le cas, elle répondait à son salut discret par un léger mouvement de tête vers le sol.

Bien que curieux d'en savoir plus sur les deux femmes et le lieu dans lequel elles vivaient, il n'osa pas aller plus en avant dans l'interrogatoire de son fils.



Yasmin ne comprenait pas pourquoi Alexandre ne s'arrêtait pas chaque jour à la sortie de l'école. Il dut lui expliquer que l'enseignement qu'il recevait ne lui était pas dispensé de la même manière que celui qu'elle recevait de sa mère, d'une façon continue au sein de sa maison. Il lui expliqua que tous les soirs, il avait des devoirs à faire qu'il devait rendre le lendemain à son maître.

— Et qui c'est ton maître ? Lui demanda-t-elle.

— Mon père.

— Ce n'est pas ta mère ?

Alexandre, conscient de sa situation particulière du fait que son enseignant était aussi son père, décida, pour ne pas la perturber, de rentrer éventuellement, plus tard dans les détails.

— Non ! Ce n'est que mon père.

— Pourquoi il fait aux autres aussi ? Moi, ma mère, elle fait que pour moi.

Alexandre comprit qu'il n'échapperait pas à l'explication et que, connaissant maintenant son amie, elle le tarabusterait jusqu'à ce qu'elle l'arrête en lui disant :

— J'avais compris bien avant, c'était pour te faire parler. J'aime bien quand tu parles.

Plus tard, Alexandre entra malicieusement dans son jeu, uniquement pour récolter son rire cristallin dont les éclats le percutaient avec délice à la fin de cette phrase par laquelle elle concluait les explications qu'il s'efforçait de rendre les plus claires possible. Il s'aperçut aussi que, ne pas comprendre le jeu de Yasmin, était une offense à son intelligence dont la vivacité, au début, bousculant sa vitesse de raisonnement, l'avait obligé à plus d'effort de compréhension de sa part. Pour résumé, et c'est ce qu'il avoua un jour à sa mère : *lorsque je suis avec Yasmin, je me sens plus intelligent.*

Puis, vinrent les grandes vacances. Le premier jour, il ne résista pas à la fébrilité matinale qui le fit se lever plus tôt que d'habitude et après une rapide toilette dans la grande bassine familiale, il se précipita à travers les ruelles du village, gardiennes encore pour quelques instants de la fraîcheur de la nuit, pour s'arrêter, le souffle court, devant la maison de Yasmin. Le portail était fermé à double tour. Aucun bruit ne venait de la cour. La porte de la maison par laquelle il avait l'habitude de voir se dessiner la silhouette de Kahina à l'heure du thé, était également fermée. Quand il comprit que la maison était déserte, accroché au bois du portail comme un naufragé à son esquif, il laissa couler ses larmes jusqu'à la poussière du sol que les premiers rayons du soleil rougissaient déjà.

Ses parents s'inquiétèrent de l'ampleur de sa détresse et le lendemain son père se rendit chez le maire du village... *Peut-être était-il au courant de quelque chose*, se demanda-t-il. C'était le cas. L'homme expliqua à l'instituteur, qu'au début de la nuit, le père de Yasmin était venu les chercher pour les conduire dans la montagne afin d'y passer une partie de l'été. Ce n'était pas la première fois que cela se produisait et le berger avait pour habitude de décider à l'improviste du départ de sa famille. Kahina, comme chaque début d'été, eut juste le temps de venir glisser un mot sous sa porte lui demandant de

ne pas s'étonner de leur absence et de surveiller sa maison de temps à autre.

Alexandre passa les plus mauvaises vacances que l'on puisse imaginer.



## 6

Au mois de mai de l'année 1967, à Paris.

Huit mois se sont écoulés depuis son arrivée dans la capitale. Joshua se dit qu'après tout, cet immeuble autour du cou ne lui va pas si mal. C'est également l'avis de Michelle qui, comme chaque soir, de son balcon, en attendant le retour de son chien, lui parle par signes... La distance étant trop importante pour utiliser les boulettes de papier, lui avait-elle expliqué, non sans cet humour auquel il allait devoir s'habituer. Joshua ne comprend pas un mot de ce qu'elle prononce en forçant sur la diction, mais c'est un jeu quotidien qui clôture leur journée.

Michelle ne s'est pas trompée sur la première approche qu'elle avait faite de Joshua au tout début de leur rencontre. Ainsi, l'analogie de leurs origines imprégnées du même bleu de la méditerranée, n'était pas innocente dans le type de relation qu'ils ont installé entre eux au fil des mois : une subtile connivence dans laquelle, bien souvent, le silence est plus riche que la parole. D'ailleurs, le fait que Joshua soit le seul à connaître la grand-mère de Michelle n'est pas anodin.

Un soir qu'il se tordait le cou à travers son vasistas, elle lui fit signe de la rejoindre à l'entrée de son immeuble.

— Ma grand-mère a fait des desserts de chez nous, je vais te les faire goûter, lui dit-elle.



- Ta grand-mère n'est pas là ?
- Bien sûr qu'elle est là, tu as peur ? Lui répond-elle en rigolant.
- Euh, non... Mais...
- T'inquiète pas, tu verras... Je souhaite à tout le monde d'avoir une grand-mère comme la mienne.
- Après un silence, Michelle lui dit d'un air mystérieux.
- Pour l'instant, il faut attendre.
- Attendre quoi ? Demande Joshua, étonné.
- Le retour de Rabitt, chuchote-t-elle, en s'approchant de son oreille.
- Rabitt ?
- Un engin monté sur pattes de style *pieds de chaise Louis XVI* qui fait *tac-tac* avant même qu'on l'aperçoive.
- ????
- Tiens ! Tu entends ! Lui dit-elle en lui montrant le bout de la rue.

En effet, on percevait le bruit bien avant d'avoir identifié la petite boule noire qui balançait sa queue comme une antenne au-dessus de sa tête.

- Allez Rabitt, dépêche-toi, veux-tu !

L'antenne se balançait au rythme des deux oreilles qui frôlaient alternativement le sol.

Le teckel sauta dans les bras de Michelle qui s'était baissée pour le recevoir.

- Voilà Rabitt, mon lapin préféré...
- Drôle de lapin, ne put s'empêcher de remarquer Joshua.
- Quand j'étais petite, je rêvais d'en avoir un... Mes parents n'ont jamais voulu... Aujourd'hui j'ai Rabitt, voilà l'explication.

De la manière dont il léchait les joues de sa maîtresse, le *lapin-chien* ne semblait nullement traumatisé par la double nationalité dont elle l'avait affublé. Déposé par terre, il se dirigea vers l'ascenseur.